

# LES LIVRES POUR ENFANTS, UN ESPACE DE LIBERTÉ

*par Catherine Lapautre*

*Le dernier congrès de l'IBBY,  
qui s'est tenu à Séville (Espagne) du 11 au 15 octobre 1994,  
avait pour thème « Les Livres pour enfants, un espace de liberté ».  
Catherine Lapautre, responsable d'IBBY-France,  
en présente ici les points forts.*

**L**es congrès de l'IBBY (International Board on Books for Young People/ Union internationale pour les livres de jeunesse) réunissent, tous les deux ans, des professionnels du livre pour enfants – auteurs, illustrateurs, bibliothécaires, éditeurs, traducteurs, critiques, libraires, et des organismes de promotion de la lecture – de plus de soixante pays. C'est un lieu de rencontres et de réflexion autour d'un thème, abordé sous différents angles dans des conférences, mais aussi dans des séminaires et des ateliers de travail qui rendent compte d'expériences locales ou nationales.

Les conférences et séminaires organisés cette année autour du thème « Les Livres pour enfants, un espace de liberté » ont permis de mettre l'accent sur la liberté que les auteurs, illustrateurs et éditeurs notamment, ont conquise. Mais les échanges ont aussi permis de mieux mesurer l'ampleur de certaines dérives qui ont accompagné cette liberté et qui semblent aujourd'hui la menacer. Deux questions ont ainsi été au centre des débats :

le multiculturalisme et l'idéologie dans les livres pour enfants. Nous retiendrons ici les réflexions de quatre intervenants – Kyoko Matsuoka, Carmen Diana Dearden, Ana Maria Machado et Miguel Fernández Pacheco – qui montrent chacun à leur façon les ambivalences de cet espace de liberté.

## **Rencontre de cultures**

Quelles impressions donne-t-on ou reçoit-on des autres dans la littérature pour enfants ? Kyoko Matsuoka, directrice de la bibliothèque pour enfants de Tokyo, conteuse et auteur de nombreux livres pour enfants, répond à cette question en se demandant pourquoi la littérature occidentale a tellement de succès au Japon. Depuis la parution de l'un des premiers livres imprimés au Japon – les *Fables* d'Esopo en 1593 –, en passant par l'introduction des grands classiques dans les années 1890 (*Robinson Crusoë*, *Les Voyages de Gulliver*, *Don Quichotte*, *20 000 lieues sous les mers*, etc.), la vague des années 20 (*Alice au pays des*

merveilles, *L'île au trésor*, *Heidi*, *Pinocchio*, *Les Aventures de Tom Sawyer*, etc.), et la littérature des années 50 et 60 (Erich Kästner, Eleanor Farjeon, Astrid Lindgren, C. S. Lewis, J. R. R. Tolkien, Philippa Pearce, Rosemary Sutcliff, et de nombreux autres), le Japon a accueilli avec enthousiasme des livres d'horizons très divers. Pourquoi la plupart des enfants japonais préfèrent-ils lire des traductions plutôt que la production de leur pays ?

Kyoko Matsuoka propose plusieurs réponses. Les valeurs humaines défendues dans la littérature pour enfants occidentale sont de nature plus positive : le courage, le sens de la justice ou la sincérité, par opposition à la patience, le sacrifice de soi ou la tolérance, que l'on trouve plus souvent dans les œuvres japonaises. Par ailleurs, des formes d'expression implicites ou symboliques, plutôt qu'explicites, sont plus fréquentes au Japon. La poésie des *haïku*, par exemple, contraint à utiliser un minimum de mots et le lecteur doit mettre beaucoup de lui-même pour l'apprécier. Cette différence d'expression littéraire s'explique probablement par une différence de l'usage fondamental des langues des deux cultures. À l'Ouest, la langue serait avant tout un instrument de communication, alors qu'à l'Est elle serait d'abord un moyen d'expression de soi. Le problème n'est pas de savoir quelle littérature pour enfants est supérieure, mais bien celui de la différence. Si l'apport des deux univers culturels est nécessaire, Kyoko Matsuoka a pu observer, au Japon ou ailleurs, que les enfants s'arrêtent à peine sur les différences extérieures : ils vont directement au vif du sujet et réagissent fondamentalement à des valeurs humaines universelles. Quand ils trouvent ce dont ils ont besoin dans les livres, ils les placent dans leur cœur sans se préoccuper de leur apparence étrangère ou des différences marginales.

## Des textes politically correct : vers des livres neutres ?

Pour Carmen Diana Dearden, fondatrice des Éditions Ekaré au Venezuela, les livres pour enfants sont un moyen privilégié de comprendre la diversité culturelle, parce que la lecture - qui est un acte intrinsèquement solitaire, même si elle est partagée - peut également nous permettre de comprendre l'autre dans toutes ses dimensions et sa complexité.

Or l'un des dangers qui guettent les livres pour enfants, selon Carmen Diana Dearden, est la tendance à la monovalence, au recul de la diversité. Elle cite Josip Osti qui, en évoquant l'avenir de la littérature pour enfants en Bosnie-Herzégovine, soutient qu'il sera sans doute plus facile d'imposer de rigides critères nationalistes dans les communautés mononationales que d'essayer de sauvegarder le multiculturalisme dans les communautés avec une diversité ethnique. Un tel diktat, pour Josip Osti, « serait (...) une tragédie dont les effets marqueraient les jeunes de plusieurs générations. Un effet sans doute plus durable que l'héritage de la destruction physique qu'a laissée la guerre ».

Face à ce risque, les livres pour enfants peuvent jouer un rôle subversif par le simple fait de présenter aux lecteurs une vision de ce qui est étranger : s'habituer très tôt à se mettre à la place de l'autre, c'est déjà commencer à accepter la diversité.

À l'opposé, un autre danger est apparu avec le mouvement « politically correct ». Hazel Rochman, dans *Against Borders*, explique que, paradoxalement, au nom du respect des cultures, les personnes qui appartiennent à ce mouvement se transforment en général en « (...) chiens de garde soucieux d'arracher des rayons des bibliothèques tout ce qui présente un groupe minoritaire comme quelque chose d'imparfait. Le personnage appartenant à une minorité ethnique doit toujours

être fort, digne, audacieux, aimable, sensible, sage ». Et au nom de l'authenticité, ils remettent en question les Blancs qui osent écrire sur les Noirs, les Noirs qui écrivent sur les Blancs... Anne Quylan, dans *The New York Times Book Review*, a fait la parodie de la lettre de refus que recevrait Lewis Carroll pour le manuscrit d'*Alice au pays des merveilles* : « (...) Nous comprenons bien que vous vous obstinez à maintenir la couleur blanche du lapin. Cependant, nous vous demandons de réfléchir au fait qu'il n'y a pas de personnages appartenant à des groupes minoritaires dans votre livre. (...) » Or qui peut décider de la justesse dans la présentation d'une culture ? Du coup les éditeurs, explique Carmen Diana Dearden, finissent souvent par publier des livres absolument neutres : sans couleurs, sans conflits, sans émotions, sans vie. Avec le souci de ne pas offenser, on arrive à juger un livre sur de petits détails, en laissant de côté la qualité du texte et la beauté des illustrations.

Ana Maria Machado, auteur brésilienne de plus de quatre-vingts livres pour enfants et adultes pense de même que le *political correctness* est une forme de pensée naïve, liée à une ignorance complète de ce qu'est une œuvre d'art : au lieu de créer de nouvelles histoires, on favorise les réactions paranoïaques et de susceptibilité. Elle cite l'auteur canadien Margaret Atwood qui dans sa nouvelle « There was one » (dans *Good Bones*), montre que cette situation pourrait finir par l'interdiction de toutes les histoires et la mort du livre. Voici quelques extraits de ce texte :

« – Il était une fois une fille pauvre, aussi belle qu'elle était bonne, qui vivait avec sa méchante belle-mère dans une maison dans une forêt. (...)  
 – Arrête-toi. Je pense que l'on peut supprimer *belle*, pas toi ? Les femmes aujourd'hui

doivent faire face à trop de modèles physiques intimidants, avec toutes ces pin-ups dans les pubs. Ne peux-tu pas la rendre plus ordinaire ?

– Il était une fois une fille un peu grosse qui avait les dents en avant, qui-

– Ce n'est pas gentil de se moquer de l'apparence des gens. En plus, tu encourages l'anorexie.

– Je ne me moquais pas ! Je décrivais, c'est tout-

– Saute la description. Les descriptions sont pesantes. Mais tu peux dire de quelle couleur elle était.

– Quelle couleur ? (...) Je ne sais pas de quelle couleur elle était.

– Ce serait probablement *ta* couleur, n'est-ce pas ?

– Mais cette histoire n'est pas *sur* moi ! C'est sur une fille-

– Tout est sur toi. (...)

– Il était une fois une fille-

– Quel âge avait-elle ?

– Je ne sais pas, elle était jeune.

– Cela se finit par le mariage, n'est-ce pas ?

– Eh bien, sans vouloir tout révéler, - oui.

– Alors tu peux rayer la terminologie paternaliste et condescendante. C'est *femme*, mon pote. *Femme*.

– Il était une fois-

– C'est quoi ce *était une fois* ? Assez du passé. Parle moi de *maintenant*...<sup>1</sup>

Est-il possible, demande Ana Maria Machado, d'être sans émotion, sans tendresse ou sans chaleur pour s'adresser aux enfants ?

## L'idéologie dans les livres pour enfants

Depuis les années soixante qui ont vu l'essor de la psychanalyse, le raffinement de la critique des textes, l'émergence de la fierté cul-

1. Passage traduit par Catherine Lapautre. Le livre est à paraître prochainement aux éditions de la Pleine lune au Québec.

turelle chez des gens longtemps opprimés, et le développement de la conscience aiguë du prochain, l'on a pris plus clairement conscience que l'idéologie d'un livre reflète l'ensemble des croyances de la culture et de l'époque auxquelles appartient l'auteur et qu'elle est partout présente. Faut-il donc chercher à l'évacuer des livres pour enfants ? Ana Maria Machado, reprenant les propos d'Albert Camus, estime qu'un auteur doit mettre son travail au service de ses seuls besoins créateurs, que l'idéologie ne devrait pas faire partie des intentions de l'acte de création : mais elle appartient à la vie de l'artiste, et l'inspire.

Ainsi un auteur de livres pour enfants devrait pouvoir éviter deux pièges : l'intention pédagogique (qui peut interférer avec le déroulement des histoires, la nature des personnages ou le style), et la soumission à un marché de masse (ce qui conduit à une littérature populaire conçue avec l'intention de satisfaire le marché), mais il n'en demeure pas moins porteur d'une idéologie, même inconsciente.

Dès lors, si aucun livre n'est innocent, si aucun livre n'est dépourvu d'idéologie, que devrait-on lire ? Surtout, comment devrait-on lire ? Pour Ana Maria Machado, la réponse n'est ni dans la censure, ni dans le fait de favoriser un seul type de livres ; elle est dans la lecture critique. Les parents pourraient essayer de parler des références douteuses à leurs enfants, qui continueraient néanmoins à profiter du livre. On ne doit pas être d'accord avec tout ce qu'on lit, ni avec tous ceux qu'on aime.

La deuxième réponse est dans le choix de livres de qualité. Dans *Don't Tell the Grown-Ups - Subversive Children's Literature* (traduit en français sous le titre : *Ne le dites pas au grands*, Éditions Rivages, 1991) Alison Lurie montre que, grâce aux livres de qualité, une grande partie de la littérature pour

enfants dure, entre autres choses, parce qu'elle est une satire de la société conventionnelle des adultes et parle avec franchise à l'imagination des jeunes lecteurs. C'est le cas de Pinocchio, Mary Poppins, Tom Sawyer, Huckleberry Finn, Alice... , mais aussi de nombreux personnages plus récents. Enfin, la troisième réponse est la diversité. Les enfants peuvent être des proies très faciles s'ils ne lisent qu'un seul type de livres, qu'un seul type d'auteurs, qu'un seul type de culture.

Ce problème ne concerne pas uniquement le texte. Miguel Fernández Pacheco, illustrateur espagnol et professeur à l'Université de Salamanque, a lui aussi insisté sur les dangers actuels de la tendance au mimétisme et de la simplification. Les illustrateurs cèdent tant bien que mal à des exigences exprimées soit par les éditeurs, soit par les critiques, soit par le public, oubliant que sans spontanéité, sans mystère, sans antinomie, sans tension et, en fin de compte, sans personnalité, il est bien difficile qu'une image parvienne à transmettre quelque chose à un enfant.

« Les livres pour enfants, un espace de liberté » : afin de maintenir cet espace de liberté vivant, il était nécessaire de montrer ses limites, et les dangers des extrémismes. C'était l'un des objectifs du congrès de l'IBBY. ■

Pour plus de renseignements sur le congrès ou sur IBBY : IBBY-France, 5 rue Auguste-Vacquerie, 75116 Paris, Tel : (1) 49 52 01 25. Les actes du congrès seront disponibles début 1995. Le prochain congrès aura lieu à Groningen (Pays-Bas) du 12 au 16 août 1996. Il portera sur le thème « Raconter un conte ».